

BAILLY, Antoine (2014) *Géographie du bien-être*. Paris, Economica, 160 p. (ISBN 978-2-7178-6755-8)

Guy Di Méo

Volume 58, Number 165, December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033016ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033016ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

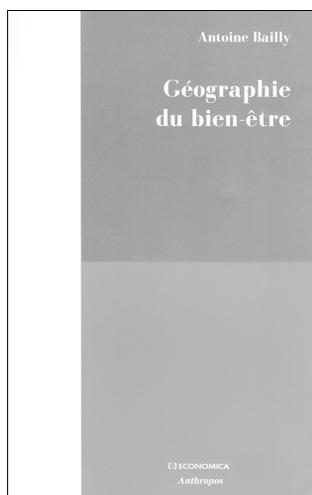
0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Di Méo, G. (2014). Review of [BAILLY, Antoine (2014) *Géographie du bien-être*. Paris, Economica, 160 p. (ISBN 978-2-7178-6755-8)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 58(165), 511–512. <https://doi.org/10.7202/1033016ar>



**BAILLY, Antoine (2014) *Géographie du bien-être*. Paris, Economica, 160 p. (ISBN 978-2-7178-6755-8)**

Antoine Bailly republie quelques extraits majeurs de deux de ses ouvrages pionniers des années 1970-1980: *La perception de l'espace urbain* et *La géographie du bien-être*.

L'intérêt de l'entreprise réside d'abord dans le rappel du caractère novateur de ces pages pour le lecteur francophone d'alors. A. Bailly fut en effet un grand passeur, vers l'Europe, d'idées nord-américaines concernant la géographie. C'est aussi un remarquable théoricien, comme le souligne ici l'unité de sa pensée éclairée par l'articulation réussie des deux ouvrages: d'une géographie du perçu/vécu à celle du bien-être. Or, cette dernière trouve aujourd'hui des applications en matière d'aménagement, d'urbanisme, de vivre-ensemble... D'où l'avantage de cette exhumation de textes dont les contenus ont depuis longtemps percolé dans les démarches et méthodes du couple géographie/aménagement.

De fait, Bailly annonce dès les années 1970 ce que j'ai pu appeler un «paradigme holiste» contemporain de la géographie. Derrière le processus perceptif behavioriste, ce sont les images mentales, stimulées par l'environnement, puis influencées par des

facteurs «culturels» et «psychologiques» individuels qui engendrent ces «images résiduelles» que les «codes de communications» transforment en «modèles simplifiés du réel». Or, ce sont ceux-ci qui suscitent comportements et actions, dans leur variété comme dans leurs formes récurrentes et collectives révélées par l'écologie factorielle. L'auteur insiste sur le poids des territorialités dans cette genèse: l'attachement territorial, lié au «sens du lieu», constituant à ses yeux une composante essentielle des comportements humains. Loin de ne retenir que les représentations personnelles de telles territorialités, il est attentif à toutes les forces qui contribuent à les modeler. Ainsi, deux géographies convergent: l'une (micro) part des représentations et des attachements privés, l'autre (macro) des organisations et de leurs spatialités. À la rencontre de ces deux flux, se dévoilent les phénomènes de domination.

La question du bien-être introduit une problématique similaire. La définition qu'en donne Bailly ne tente-t-elle pas de concilier les aménités du cadre de vie, les conditions objectives d'existence avec des aspirations soumises aux aléas des sphères psychospirituelles individuelles? Difficilement planifiable, longtemps associé au progrès ou carrément insaisissable, le bien-être n'est pas aisé à cerner. Ses indicateurs demeurent incertains. Bailly en décortique néanmoins les composantes en insistant sur leurs formes spatiotemporelles. Peut-être que des références aux théories de la justice (J. Rawls et A. Sen), comme à l'indice de développement humain (IDH), auraient permis d'aller plus loin? Sauf qu'elles étaient encore peu connues, voire non formulées au tournant des années 1970-1980.

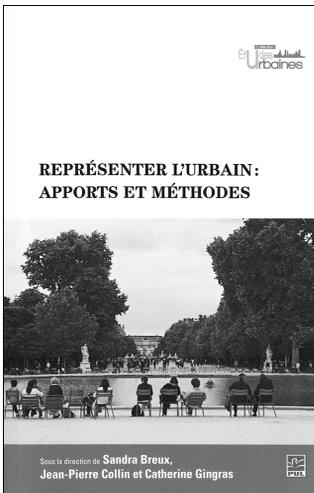
Vient alors à l'esprit une proposition éventuellement susceptible de renforcer encore la portée de cet ouvrage. A. Bailly n'aurait-il pas gagné à formuler, à la fin de chacun de ses chapitres, les grandes avancées effectuées depuis 30 ans sur ces thèmes qu'il a souvent introduits dans la géographie



francophone? Ainsi, par exemple, de nos jours, les mobilités sont abordées de façon plus large qu'à travers les seuls déplacements quotidiens intra-urbains.

Reste la (re)découverte, dans cette version unifiée, d'une vision globale et très convaincante de l'espace des sociétés : du sujet phénoménologique percevant aux territoires et aux lieux de son vécu... soit un moment fort de la théorisation géographique.

Guy DI MÉO  
Université Bordeaux 3



**BREUX, Sandra, COLLIN, Jean-Pierre et GINGRAS, Catherine (dir.) (2014) *Représenter l'urbain : apports et méthodes*. Québec, Presses de l'Université Laval, 424 p. (ISBN 978-2-7637-2136-1)**

Trois auteurs montréalais associés au réseau interuniversitaire Villes, régions, monde (VRM) ont coordonné la publication de cet ouvrage collectif, une cinquième parution dans la collection Études urbaines des Presses de l'Université Laval. Ces auteurs justifient leur entreprise par les transformations récentes de la ville et des courants urbanistiques ainsi que par l'accès nouveau à divers types de données ou d'informations, qui peuvent être

recueillis par les nouvelles technologies. Dans l'ensemble, il s'agit d'un ouvrage solide et original à plusieurs égards, notamment sur le plan des sujets traités et des méthodes proposées. Il faut aussi souligner la qualité d'édition du document, qui est pratiquement exempt de coquilles et affiche des images clairement reproduites.

De manière détaillée, ce collectif se situe dans le champ des études culturelles et de l'approche phénoménologique en études urbaines. On a quelquefois l'impression que ce dernier champ de recherche a peu avancé, après les écrits fondateurs des années 1960 et 1970 : ceux de Kevin Lynch, Yi-Fu Tuan, Abraham A. Moles et Elisabeth Rohmer, Edward Relph ou Armand Frémont. Le «sens du lieu» apparaît toujours aussi complexe pour les géographes, les urbanistes, les sociologues et les spécialistes en tout genre s'intéressant aux territoires. Ainsi, il n'y a pas de théorie englobante, du moins à ma connaissance, qui décrirait les relations entre les aspects esthétiques, cognitifs ou identitaires, expliquerait l'arrimage entre l'individuel et le collectif ou illustrerait l'évolution dans le temps de ce complexe. Il y a bien les travaux magistraux d'Augustin Berque, mais il demeure difficile de tirer des méthodes ou des indicateurs précis de ces écrits philosophiques.

Dans cette optique, l'ouvrage *Représenter l'urbain : apports et méthodes* n'apporte pas, lui non plus, de réponses significatives. Malgré tout, des apports intéressants sont énoncés à l'aide de démarches scientifiques ou artistiques, dans certains cas. De toute façon, l'établissement d'une théorie sur les relations humains-environnement relève probablement d'une conception positiviste contraire aux fondements mêmes de l'approche phénoménologique. Celle-ci est peut-être condamnée à conserver son opacité. Pour revenir au livre, les apports au domaine sont davantage méthodologiques que substantiels, quoique l'on puisse toujours arguer que la méthode conditionne le regard, comme le font effectivement plusieurs contributeurs de ce recueil.

